***Les formes brèves / la maxime***

**Introduction**

Il s’agit de recenser et de dégager un modèle d’analyse de ce qui est appelé formes brèves. Ce concept englobe aussi bien les formes comportant une phrase que celles représentées par des textes plus ou moins longs.  
Dans un premier temps, nous aurons à étudier les proverbes et les maximes qui constituent la manifestation d’une pensée et d’une sagesse populaire ou d’origine cultivée. Leur étude ne saurait se limiter à une analyse formelle mais toucherait également à leur usage, non seulement, quotidien, mais littéraire aussi, c’est-à-dire l’intégration de ces formes dans un genre littéraire « long » comme le roman.  
Dans un deuxième temps, nous aborderons quelques formes dites « simples », celles qui « procèdent d’un travail du langage lui-même, sans intervention, pour ainsi dire, d’un poète» [1]. Parmi ces formes nous trouvons la légende, le mythe, la devinette, le conte, etc. Deux formes retiendront notre attention, à savoir le conte et la fable.  
  
[1] Einfache Formen (1930) : Formes simples, Le Seuil, 1972, p.18.

**Essai de définition**

Comme la littérature, les objets la constituant sont un casse-tête définitionnel. Les formes brèves, ne faisant pas exception, sont approximativement définies. Ainsi, au Moyen Age, on ne distinguait pas le proverbe de la sentence. A la Renaissance, le problème se posait avec acuité et il est vain de chercher des définitions rigoureuses et cohérentes des formes brèves. La Rochefoucauld[1] parle de sentences et maximes, La Bruyère de caractères.  
Initialement, la maxime était la maxima sententia, c’est-à-dire la sentence la plus grande. Terme juridique, la maxime est « un axiome du droit envers lequel aucune objection n’est possible. » La Bruyère définit les maximes comme « des lois dans la morale.» Par définition, la maxime se veut affirmation générale et incontestée, précepte ou règle de vie (« C’est la maxime qui fait les grands hommes », Bossuet).  
Par la suite, maxime, règle de vie d’une valeur absolue, a acquis une valeur universelle et générale et est liée à un savoir. Elle est parole emblématique, signe d’appartenance à une communauté de doctes et de croyants, d’allégeance à une morale, surtout humaniste.  
La maxime n’est pas une forme simple. Si la sagesse populaire, exprimée en dictons, offre des messages simples, affirmant soit une norme, soit un constat, la maxime associe à l’intention didactique une forme complexe, voire paradoxale qui peut rendre le message problématique ou même obscur. Elle sollicite les ressources du langage (prosodie, métrique, figures stylistiques, effet de symétrie ou de fermeture) à l’appui de la force et de l’évidence d’une pensée. A cet effet, La Rochefoucauld a orienté l’écriture des maximes vers la recherche de l’effet de surprise, du paradoxe et même de la provocation.  
La forme de la maxime est ainsi souvent critiquée. Pour Chamfort,  
« Le paresseux et l’homme médiocre […] donnent à la Maxime une généralité que l’Auteur, à moins qu’il ne soit lui-même médiocre […], n’a pas prétendu lui donner. L’homme supérieur saisit tout d’un coup les ressemblances, les différences qui font que la Maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l’est pas du tout»  
Chef-d’œuvre d’une société, la maxime devient un art complexe usant de la généralisation (toujours, jamais, nous, l’homme, le monde et non je, tel, quelques-uns), de l’association piquante du moral et du physique (« la flatterie est une fausse monnaie qui n’a de cours que par notre vanité », Maxime 158 ; « L’amour aussi bien que le feu ne peut subsister sans un mouvement perpétuel », Maxime 125). La maxime aime à rapprocher les contraires, car plus les termes sont éloignés, et plus le rapprochement est significatif (« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement », Max. 26; « L’esprit nous sert quelquefois à faire hardiment des sottises », Max.415). Parfois, on répète un mot dont on varie les constructions ou on rapproche des mots de même racine ou de même son (« La constance en amour est une inconstance perpétuelle », Max.175 ; « L’amour de la justice n’est que la crainte de l’injustice », Max.128). Les adjectifs, les constructions symétriques (« Les femmes qui aiment pardonnent plus aisément les grandes indiscrétions que les petites infidélités », Max.429) participent de cette recherche au niveau de la langue.  
Cette complexe fermeté qui se présente sous les traits d’une grande simplicité (« C’est une grande habileté que de savoir cacher son habileté », Max. 245) fonde désormais la maxime littéraire.  
[1] : Toutes les maximes qui seront étudiées ici sont extraites de l’ouvrage référence de La Rochefoucauld, François VI (1665) : Réflexions ou sentences et maximes morales, Claude Barbin, Paris.

**Un pessimisme de société**

La Rochefoucauld présente l’homme, à travers ses maximes, comme un être pessimiste. Certes, il n’est pas le premier à le faire, mais il a le mérite de porter l’expression de ce pessimisme à son plus haut degré de perfection et de concision.  
La Rochefoucauld dénonce l’égoïsme de l’homme qui rapporte tout à sa personne et à son amour propre. Il bat en brèche le vieil idéal héroïque et le surhomme aristocratique. Pour l’auteur des Réflexions ou sentences et maximes morales, comme pour Pascal d’ailleurs, les actions de l’homme ne sont dictées que par des intérêts personnels au détriment de l’intérêt collectif : « Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé qui ment et q3ui tourne insensiblement nos volontés. » (Max. 297).  
  
Gouverné par le caprice de l’humeur et la versatilité, l’homme est un amas de contradictions : « Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L’avarice produit parfois la prodigalité, la prodigalité l’avarice ; on est souvent ferme par faiblesse, et audacieux par timidité. » (Max. 11). La volonté n’est qu’une illusion : « L’homme est conduit lorsqu’il se croit conduire. » (Max. 43).  
La Rochefoucauld met l’accent sur la méconnaissance de soi. Les valeurs sont le mirage d’une hypocrisie dont les raisons intérieures nous échappent plus souvent. Amour-propre, vanité et intérêt remplacent amour de la gloire, désintéressement, grandeur et autres valeurs chevaleresques traditionnelles.

**L’amour propre**

Cette notion autour de laquelle tourne la majorité des maximes de La Rochefoucauld est définie à juste titre comme « l’amour de soi-même et de toute chose pour soi. » L’amour propre est une sorte d’instinct de l’être. Il se rapproche de l’inconscient au sens moderne et ses mécanismes d’instinct de vie et de mort, de narcissisme et de libido. La dissimulation, le déguisement, le leurre, le voile, l’apparence font partie des ruses de l’amour-propre.  
La structure syntaxique d’un grand nombre de maxime est : A (une vertu) n’est (dévoilement) le pus souvent (clause de prudence, puisque l’amour-propre peut faire à la fois une chose et son contraire) que B (un vice, une passion). Voici quelques exemples : « Ce qui paraît générosité n’est souvent qu’une ambition déguisée. » (Max. 246) ; « L’humilité n’est souvent qu’une feinte soumission. » (Max. 247) ; « Ce qu’on nomme libéralité n’est le plus souvent que la vanité de donner. » (Max. 263).  
L’homme n’est que déguisement, et La Rochefoucauld est catégorique : « Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paraître ce qu’il veut qu’on le croie. Ainsi on peut dire que le monde n’est composé que de mines. » (Max. 256). Cette règle s’applique également à nous-mêmes : « Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu’enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. » (Max. 119).  
L’homme doit se déguiser pour vivre en société. C’est la condition sine qua non d’une cohabitation avec les autres. Les hommes vivraient alors dans une duperie mutuelle : « Les hommes ne vivraient pas longtemps en société s’ils n’étaient les dupes les uns des autres.» (Max. 87). Il faut que les amours-propres se ménagent réciproquement : « La plus subtile de toute finesse est de savoir bien feindre de tomber dans les pièges que l’on nous tend.» (Max. 245).  
Le mérite de La Rochefoucauld, en analysant les comportements des gens, leurs passions et plus particulièrement leurs amours-propres, est de leur faire prendre conscience de leurs défauts et de les avouer, car « les vrais honnêtes gens sont ceux qui les connaissent [leurs défauts] parfaitement et les confessent. » (Max. 202).

**Le problème de l’ordre**

Réflexions ou sentences et maximes morales de La Rochefoucauld ne dépendent pas d’un ordre particulier. Certains théoriciens pensent que l’amour-propre est la « clef de voûte » du recueil ; en d’autres termes, la notion autour de laquelle sont structurées les maximes. Pour d’autres, celles-ci ne répondent pas à une organisation dépendant de critères spécifiques.  
Le fait est que malgré le caractère alogique et incohérent de l’ordre numérique des maximes, elles répondent, cependant, à une structuration laquelle relève d’une organisation et d’une toile intérieure qui mettent en réseau les différentes maximes par des renvois le plus souvent thématiques.  
Toutefois, on s’accorde à dire que les maximes sont présentées dans leur ordre d’invention. La diversité des formes et des combinaisons, la multiplication des maximes pour étudier un phénomène participent de ce souci de cerner une passion ou un comportement.

**Clarté et concision**

« La véritable éloquence consiste à dire tout ce qu’il faut et à ne dire que ce qu’il faut. » (Max. 250).  
La concision est essentielle à l’esthétique de la maxime, et le problème est de trouver un juste équilibre entre la clarté et la brièveté. En effet, certaines maximes sont obscures ; l’accès à leurs sens est difficile, leurs sens restent souvent inépuisés. La Rochefoucauld convient que ce style serré ne permet pas de donner toujours aux choses la clarté désirée.  
L’obscurité d’une maxime peut être due à deux facteurs : 1° le lecteur peut être à l’origine du manque de la clarté. À ce propos, Valéry écrivait :  
«Si mon esprit est plus riche, plus rapide, plus libre, plus vigoureux que le vôtre, nous n’y pouvons rien, ni vous, ni moi.»  
Le niveau culturel et linguistique du lecteur peut donc jouer un rôle important dans la compréhension des maximes ; 2° les caractéristiques de l’époque où sont apparues les maximes rendent certaines d’entre elles hermétiques, le contexte jouant parfois un rôle déterminant.  
Dans leur majorité, les maximes demeurent claires et concises, et l’accès au sens ne dépend pas de la forme elle-même mais des prédispositions du lecteur auquel est nécessaire une certaine connaissance des choses et une large culture.

**Les formes de la maxime: L'énigme et la définition**

La structure de la maxime la rapproche parfois de l'énigme, par la forme de sa composition bi-séquentielle question-réponse. Par exemple la maxime 312 : « Ce qui fait que les amants et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux-mêmes ». (Voir aussi Maximes 246, 263, 320,402,433,446, 466, 408, ou d'autres qui sont formées sur le même modèle :15; 20, 92, 95, 99, 100, 203, 204, 205, 216, 218; 226; 260, 261, 349, 377, 408, 410, etc.). La Rochefoucauld fait comme s'il répondait à une question ce qui, bien entendu, implique une participation active de son lecteur. La maxime est proche de ce côté des jeux de salon, des jeux médiévaux (le «jeu parti ») et des questions d'amour auxquelles Marie Linage a donné leur célébrité. Les rapports entre maximes et jeux d'amour ont été bien étudiés par H. Grubbs, Margot Kruse, Corrado Rosso et d'autres. Ceux-ci consistaient (voir les Questions d'amour ou conversations galantes, dédiées aux belles de Jean-Baptiste Loyson, 1671, qui sont en fait de Marie Linage) en questions et réponses autour de l’impossible définition de l'amour. Ces réponses prennent souvent une tournure de maxime du genre: « Tout est essentiel en amour» ou « Quand l'on n'aime point trop, l'on n'aime pas assez », etc. Les maximes de La Rochefoucauld concernant l'amour reprennent des questions longuement débattues et bien connues: « Il est du véritable amour comme de l’apparition des esprits: tout le monde en parle, mais peu de gens en ont vu. » (Maxime 76), ou « Il est impossible d'aimer une seconde fois ce qu'on a véritablement cessé d’aimer » (Maxime 286) qui est la réponse à la question implicite: «Peut-on aimer une seconde fois ». On voit également que la maxime est proche non seulement de l'énigme, de la question-réponse, mais également de la définition.  
La maxime prend aussi parfois une tournure proverbiale dans sa première séquence. La seconde séquence démolit la sagesse résignée, triviale et péremptoire du proverbe en révélant une pensée inhabituelle et provocatrice. Ainsi la Maxime 93 : « Les vieillards aiment à donner de bons préceptes, pour se consoler de n'être plus en état de donner de mauvais exemples ». La virgule est l'indice de l'intervention de l'auteur et la marque de l'écart. Voir également les Maximes 33, 39, 89, 94, 98, 179, 196, 214, 242, 243, 248, 249, 345, 372, 456, etc. La contradiction entre la soi-disant sagesse proverbiale et la manière dont nous agissons, met en évidence l'aveuglement des stéréotypes derrière lesquels nous trouvons un confort paresseux et intéressé.

**Les formes de la maxime:Le paradoxe**

Comme le proverbe la maxime est un énoncé universel, mais sa généralité est paradoxale et nuancée. Le paradoxe a été depuis la Renaissance un instrument de pensée, comme l'a montré V.L. Saunier. En passant du proverbe et de la scolastique au paradoxe, c'est une nouvelle conception de la vérité qui se fait jour. Le paradoxe va contre l'opinion par une « technique impersonnelle» (Lanson) tel l'emploi de cette « partie carrée de verbes» que l' on trouve dans la Maxime 294 : « Nous aimons toujours ceux qui nous admirent et nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons ». Art de la surprise qui déplace la vérité littérale dans l'esprit du lecteur. « La magnanimité méprise tout pour avoir tout» (Maxime 248). Aussi la maxime est-elle ici beaucoup plus proche de l'épigramme, cette forme brève de la satire, et de son tour surprenant.

**Les formes de la maxime: L’universalité de la maxime**

Faite de la somme des individualités, elle s'impose par l'emploi non du « je » mais du « nous » et du « on ». L'énonciation est anonyme, personne ne parle, la vérité s'énonce d'elle-même : « Nos vertus ne sont, le plus souvent, que des vices déguisés ». Discours « sans origine » qui s'impose péremptoirement (l'absence de tout contexte excluant une justification). C'est là. son piège : une vérité qui tombe d’on ne sait où, qui éclate, foudroie et se referme sur moi comme un piège. Roland Barthes y voit pour cela un instrument masochiste dont la jouissance est à la mesure du mal qu'elle cause. Car la maxime est méchante, autodestructrice, déployant une logique aveugle et létale. Son type d'écriture avec sa frappe, ses pointes, son esprit acéré, aigu, pénétrant témoigne de cette agressivité. Le paradoxe de la maxime consiste en la confiance absolue que lui accorde sa forme oraculaire et lapidaire. L'absence du sujet de l'énonciation prend le sens, selon Barthes, d'un dieu caché qui profère des vérités mortelles. Il y a donc dans cette perspective, chez l'écrivain des maximes, un art de la distinction, un orgueil qui abaisse celui qui les lit en élevant celui qui les écrit. C'est sans doute pour cette raison que Méré était hostile à la maxime, impropre à « communiquer humainement ». Manifestation permanente de la supériorité du scripteur sur le lecteur, dont la fameuse impersonnalité classique permet d'exercer une position de maîtrise avec ses instruments de torture raffinés (antithèses simples et complexes, constructions retorses, discordances subites, fausses symétries, etc.), la maxime est, selon Barthes, la forme la plus arrogante du langage. Dernière bataille du chevalier désabusé et pessimiste dans le monde indifférencié des courtisans?  
Starobinski voit dans l'écriture de la maxime une « sorte de rédemption par l'expression » de cette « nature corrompue que l'analyse morale condamnait sans retour ». Ainsi le style, la concision disent-ils dans leur brièveté la philosophie pessimiste de l'auteur, mais dans une sorte d'apaisement par la parole, « masque sur le néant ». Penser qu' « Il n'y a point de gens en qui le mal doive surprendre quand on le voit » est une chose, l'écrire en est une autre. C'est peut-être en cela que réside la vertu tonifiante de tous les nihilistes tentés par l'expression aphoristique : avoir le désir de l'expression. Ne demandez pas à Cioran où donc il trouve la force et la patience de répéter la désespérance! Ultime manifestation de l'amour-propre et de l'espérance « toute trompeuse qu'elle est» qui sert au moins « à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable » (Maxime 168).

**Postérité de la maxime**

|  |
| --- |
|  |
| Les successeurs de La Rochefoucauld varieront le genre, sans le renouveler. Les maximes de Rousseau (1679), de Sergé. (1682), de Vernage (1690), de Boucher (qui met en 1684 les maximes de La Rochefoucauld en vers — ce qui est un procédé assez courant à l'époque, mais qui semble assez absurde, puisqu'elles deviennent deux fois plus longues, que la contrainte du vers en affaiblit la pensée, sans parler de certains faux sens ou contresens faits vis à vis de l'original) — de Leven de Templery (1690) et d'autres sont bien tombées dans l'oubli. Variations, réécritures, développements, rectifications des maximes de La Rochefoucauld, tout cela n'est guère conséquent et Templery aurait dû appliquer à lui-même sa propre maxime : « Si c'est un vice de se servir trop souvent des maximes qui sont déjà inventées, c'en est un encore plus grand d'en inventer de fausses ». Nous sommes bien loin du renversement systématique des maximes qu'opérera bien plus tard Lautréamont. La postérité se souviendra cependant de Vauvenargues qui se livre à une critique en règle, opposant une conception nouvelle, celle de la philosophie des Lumières à la pensée classique. « En discutant ainsi quelques-unes des maximes du duc de La Rochefoucauld je crois sentir, aussi bien que personne, combien elles sont ingénieuses; mais c'est parce qu'elles ne me paraissent qu'ingénieuses, que je les attaque » (Critique de quelques maximes du duc de La Rochefoucauld). Ainsi réhabilite-t-il les passions si critiquées par La Rochefoucauld : « Nous devons peut-être aux passions les plus grands avantages de l'esprit » (Maxime 151) ou la nature. Alors que La Rochefoucauld écrivait que « l'esprit est toujours la dupe du cœur », Vauvenargues répond que « La raison nous trompe plus souvent que la nature » (Maxime 123) et que « les grandes pensées viennent du cœur » (Maxime 127). La bienveillance et la douceur, la sérénité d'un tempérament, en dépit de ses souffrances physiques, font que son œuvre apparaît aussi stimulante et optimiste, pleine de sensibilité et de finesse, que celle de La Rochefoucauld est « désolée et désolante » (D.L. Gilbert, Préface aux Œuvres complètes de 1857). C'est sans doute pour cette raison que Vauvenargues n'a pas connu la même célébrité que d’autres, misère et noirceur étant les clous du spectacle de l’aphoriste confirmé! Rivarol, dont les traits d'esprit furent publiés après sa mort (1801), fut le dernier représentant d'un genre qui finit avec la société d'Ancien Régime. « La populace croit aller mieux à la liberté quand elle attente à celle des autres » ; « Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation » ; « Un peu de philosophie écarte de la religion, beaucoup y ramène » sont de brillantes maximes dispersées d'un siècle qui s'achève. |

**La tentation romanesque: Introduction**

|  |
| --- |
|  |
| Voltaire avait écrit que les Maximes de La Rochefoucauld étaient « moins un livre que des matériaux pour un livre» (Siècle de Louis XIV). Camus affirme quant à lui sa préférence pour le genre romanesque en opposition à la maxime : « Je donnerais volontiers tout le livre des Maximes pour une phrase heureuse de La Princesse de Clèves... ». Il voit en effet dans le genre mis en honneur par La Rochefoucauld une forme stérile qu'il oppose au genre vivant qu'est pour lui le roman. D'autres ont pu noter au contraire que les maximes de La Rochefoucauld étaient de petits romans en germe, des romans en miniature. Ainsi Jacques de Lacretelle voyait-il en lui « un romancier, le premier en date de nos romanciers. Chacune de ses maximes est une intrigue découverte. Au lieu de développer l'histoire, il la réduit ». La tradition moraliste exploitera parfois cette idée, et tout comme l'on a fait des comédies de proverbes, on fit de petits romans à partir de maximes (ou fondés sur l'analyse morale). De La Rochefoucauld et Mme de La Fayette jusqu'à Marivaux les exemples ne manquent pas. Dans cette perspective d'un usage plus étendu de la maxime intervient d'abord le portrait qui souvent peut passer pour l'illustration d'une maxime ou sa peinture en acte. |

**La tentation romanesque: La Bruyère**

Il présente sa propre œuvre comme étant différente des Pensées de Pascal et des Maximes de La Rochefoucauld : « moins sublime que le premier et moins délicat que le second ». Le moins délicat n'est pas sans une pointe critique sous-entendant le côté artificiel de l'écriture au détriment d'une vérité humaine pour laquelle va la préférence de La Bruyère. « Ce ne sont point au reste des maximes que j'ai voulu écrire : elles sont comme des lois dans la morale, et j'avoue que je n'ai ni assez d'autorité ni assez de génie pour faire le législateur ». II est difficile de faire des maximes après La Rochefoucauld. Les maximes de La Bruyère ne sont pas inintéressantes, loin de là, et certaines soutiennent le parallèle avec celles du grand maître. Mais le génie de La Bruyère n'est pas là :  
«Je sais même que j'aurais péché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la manière des oracles elles soient courtes et concises. Quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étendues : on pense les choses d'une manière différente, et on les explique par un tour tout aussi différent, par une sentence, par. un raisonnement, par une métaphore ou quelque autre figure, par un parallèle, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture : de là procède la longueur ou la brièveté de mes réflexions.»  
Il est dans les caractères et portraits qui alternent heureusement avec les maximes en opposition ou en harmonie.  
Chamfort, volontairement ou non, puisque c'est Guingené qui classe ses papiers, avait réuni Maximes et Pensées, Caractères et Anecdotes. Il est intéressant de voir comment une anecdote peut être le germe d'une maxime, ou comment une maxime peut être à l'origine d'un portrait.

**La tentation romanesque: La pratique théâtrale de la maxime**

Un usage important de la maxime est son insertion dans une trame narrative ou théâtrale. Sainte-Beuve l'appréciait pour cela : « Ce sont des pierres fines gravées qu'on enchâsse ensuite dans le discours ». Le théâtre classique, notre théâtre classique français comme le théâtre classique allemand avec Goethe et Schiller, font un grand usage de ces sentences qui ont forme de maxime et qui viennent dans le cours de l'action tirer une leçon universelle de l'expérience ou une sagesse. En ce sens l'on a raison de dire que la maxime est le proverbe des gens d'esprit, car si le proverbe qui renvoie à une vérité générale est laissé aux valets, la maxime, qui proclame une vérité universelle est l’apanage des maîtres.

**La tentation romanesque: La pratique mémorialiste**

La maxime vient souvent s'intégrer dans la continuité narrative, provoquant un recul qui témoigne de la réflexion et de l'intervention du narrateur qui prend la mesure du temps et de l'expérience. Dans les Mémoires du cardinal de Retz, l'insertion peut se faire principalement en début de paragraphe, après l'élément de séparation visuel que constitue l'alinéa, exergue général d'une vérité qui va recevoir son illustration particulière, la confirmant en retour par une relative faisant de la maxime une proposition rattachée à la principale et appartenant de fait à la narration, ou par une complétive. C. Milkovitch a montré que les assertions catégoriques chez Retz (présent gnomique et adverbes de temps « toujours », « jamais »), systématisant une pensée à vocation générale, pouvaient s'intégrer dans un ensemble complexe et fortement lié au contexte historique et qu'elles servaient à structurer le portrait en lui donnant sens et signification.  
Dans un roman comme le Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline, les maximes abondent, placées le plus souvent en fin de paragraphe. La qualité de la maxime fait contraste avec la trivialité du langage employé autrement et permet non seulement au narrateur de témoigner d'une culture classique, mais de tirer une leçon radicale et définitive (et toujours la même, car « la vie, c'est des répétitions ») de l'événement. Dans le flux ininterrompu de la vie, la maxime frappe du sceau de l'éternité de fortes vérités, « goutte d'encre échappée de la plume du romancier au milieu d'une page de prose fluide ou mouvementée où elle fait tache », (Radiguet, cité par C. Rosso).

**La tentation romanesque: Une construction narrative**

Le romancier le plus intéressant dans l'emploi de ces maximes est sans nul doute Crébillon fils, dont les œuvres sont remplies de maximes, de maximes ayant bien entendu trait à l'amour (voir, par exemple, Les Égarements du cœur et de l’esprit, 1738). Octave Uzanne en 1879, puis Aldous Huxley en1936 ont tous les deux pensé qu'on pourrait tirer de l'œuvre de Crébillon tout un recueil de maximes, qui serait digne des grands moralistes. L'idée est intéressante bien qu'elle n'ait pas été menée à terme. Dans les fictions de Crébillon les maximes sont mises à l'épreuve : épreuve d'abord en ce qu'elles sont placées en situation, dans la bouche des personnages, à certains moments de l’action. Cette mise en situation joue sans cesse entre la vérité de la maxime en elle-même et son emploi. L'ironie avec laquelle Crébillon place ces maximes dans la bouche de ses héros qui disputent sur l'amour est pleine d'un raffinement pervers et subversif. Il se plaît à utiliser les grandes règles de bienséance et les grandes formes classiques à rebours. Si le traité de savoir-vivre devient un traité de séduction, la maxime de La Rochefoucauld devient un instrument de la raison érotique. Le pastiche de La Rochefoucauld est en certains endroits évident lorsqu'il écrit « ce n'est point le sentiment que nous inspirons, mais le sentiment qu'on nous inspire, qui nous persuade » ; « Il est plus aisé de feindre ce qu'on ne sent pas, que de cacher ce que l'on sent » ; ou « Il en est des coups de foudre comme des revenants. On ne voit de ces derniers et l'on n'éprouve les autres, qu'autant qu'on a la stupidité de croire à leur existence » (comparer avec la maxime 76 de La Rochefoucauld citée plus haut) ; ou encore « Il est rare qu'une jolie femme soit prude, ou qu'une prude soit jolie femme ». Une partie de la narration semble être une chaîne ininterrompue de maximes qui s'engendrent les unes les autres, qui se répondent, progressent et font une histoire. La forme de la maxime la situe à un autre niveau du discours, elle fonctionne comme une citation et donne ainsi à la stratégie narrative de Crébillon une complexité très séduisante.